

Le feuilleton : le voyageur sentimental ou : Ma promenade à Yverdon : (suite)

Autor(en): **Vernes, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vacheron. Les commissaires ordonnent « de faire une armoire pour y déposer le Saint-Sacrement, d'assurer le luminaire perpétuel et de confectionner une croix neuve pour les Pâques prochaines, ainsi que deux candélabres de bois peint et ferré, de vitrer la fenêtre du chœur, de paver l'église, d'approprier le mur du chœur, de mettre une serrure à l'armoire qui touche à l'autel, à la troisième voûte, sous le clocher, de clore le cimetière et de faire les inventaires accoutumés ». L'autel était d'ordre secondaire. Il a disparu lors de la transformation de la paroisse, au temps de la domination bernoise. La cure, les prés et les terres devinrent la propriété d'un particulier. Berne garda les dîmes, soit 26 muids de blé et les cens, évalués à 10 florins et 12 coupes de blé, c'est-à-dire une part très appréciable des biens ecclésiastiques. A. J.

L'esprit d'autrefois. — Un soir, dans un bal, Arélien Scholl marche par mégarde sur la traîne d'une dame qui d'ailleurs était outrageusement décollée.

— Fichu maladroite ! s'écrie la dame.
— Je vous demande pardon, madame, répondit Scholl sans se déconcerter. Mais ce fichu ferait bien mieux sur vos épaules que dans votre bouche.

Aux champs. — Favey à Grognez : Eh ! qu'est-ce que t'as donné à ta vache, l'autre jour, quand elle a été malade.

— Un quart de térébenthine.
Le lendemain, Favey à Grognez : Eh bien, il était joli, le conseil que tu m'as donné l'autre jour ; j'ai donné à ma vache un quart de térébenthine et elle est morte.

— La mienne aussi, répond tranquillement Grognez.



LE VOYAGEUR SENTIMENTAL OU MA PROMENADE A YVERDON

(Suite.)

Sur le front on lit ces mots :
Mortel, contemple ce qui fut l'objet de ton culte.
Au bas du front :
Cherche les yeux dont un regard lançait l'amour.
Dans l'endroit qu'ornaient ses lèvres :

*C'est là le lieu que tu couvrais de tes
baisers de flamme.*

Plus bas :
Voilà les bras dont tu sentis les ravissantes étreintes.
Plus bas encore :

*De ce cœur qui palpitait contre le tien, de cette
source de délices, de tout ce que j'étais, deman-
de à la nature ce qu'elle a fait ?... Je suis sa
réponse.*

O mes amis ! qui buvez aveuglément dans la coupe des plaisirs, qui livrez vos cœurs à toutes les séductions, et qui croyez que de brillantes fleurs ne cachent point de cruelles épines, venez dans ma solitude, venez ! La nature vous conduira, par un chemin de roses, à mon bosquet chéri : ses dehors charmeront vos sens : vous croirez entrer dans le temple d'une éternelle volupté, et vous verrez... le squelette !

Il est suspendu sur un puits, dont le nom est l'Eternité.

On en voit déjà quelques débris engloutis dans ce gouffre, d'où rien ne ressort. Sur les bords du puits sont gravés ces mots :

Tout y tombe.

Le départ.

Ne trouvant point de berline à louer, et les chemins étant couverts de glace, je pris le parti d'atteler ma jument avec celles de mes amis, et de partager le siège de maître Cukin. Vous ne connaissez pas maître Cukin ? Or donc, quand vous

verrez un cocher bien flegmatique, bien droit, bien empesté, et menant ses chevaux de l'air dont on prie Dieu, dites : « Le voilà, c'est maître Cukin ! » Il se croyait d'une tout autre importance que ses confrères, parce qu'il avait quelques études pour obtenir une place de curé en Savoie.

Quoi ! vous avez été curé ! s'écria un de mes compagnons, du fond du carrosse ! eh ! maître Cukin, sauriez-vous distinguer un âne d'un cheval ?

— Moi, monsieur ! quand vous seriez entre mille chevaux, je vous trouverais bien encore...

Il me regarda en souriant, tout enchanté de sa réponse, et en secouant la tête, comme pour me dire : « qu'il s'y frotte ! »

— Mais, mon ami, lui dis-je, comment vous y prenez-vous pour composer un sermon ?

— Comme tant d'autres ; je donnais ce que je pouvais, résigné d'avance à la damnation de mes auditeurs.

— A merveille, maître Cukin ! N'avez-vous point fait le panégyrique de quelque saint, dans vos fonctions pastorales ?

— Sans doute, monsieur, et je n'y mettais pas grande façon. J'avais une multitude de sermons imprimés, je prenais un lambeau de celui-ci, un lambeau de celui-là ; je cousais le tout ensemble, et voilà mon saint magnifiquement équipé !

— C'est-à-dire que vous l'affubliez d'un habit d'arlequin ?

— Précisément ! si ce n'est pas la méthode la plus difficile, c'est au moins la plus suivie. Je ne reçus jamais de si pompeux éloges. J'en ris encore sur mon siège toutes les fois que j'y pense.

— Quel péché frondiez-vous le plus, maître Cukin ; ce n'était pas l'ivrognerie ?

— Je touchais rarement cette corde. Quand je parlais contre le vin, mes voisins se riaient de moi ; quand je parlais contre l'amour, je faisais rire mes voisins.

— Vous traitiez avec douceur vos brebis ?
— Il le fallait bien ; vous en jugerez. Une d'elles, la tête couverte d'un voile fort épais, vint se confesser à moi :

— Etes-vous mariée ?
— Hélas ! oui ; et malgré cela, j'ai reçu quelques présents de Colas.

— Et puis ?
— Quelques baisers de Mathurin.
— Et puis ?
— J'ai péché... avec...
— Avec un troisième ?
— Hélas ! oui ; mais je n'ai rien fait de plus.
— Et quel était ce malheureux pécheur ?
— C'était vous, monsieur le curé.

Après ces mots, Cukin tira sa tabatière, et m'offrit une prise d'un air si amical ! Sa bonhomie et la prise de tabac m'attachèrent à maître Cukin ; je veux consigner ici son histoire : il s'en tiendra, s'il est possible, encore plus droit sur son siège.

Histoire de maître Cukin.

Je suis d'une bonne famille de Savoie ; tel que vous me voyez, je pourrais vous montrer des lettres de noblesse, de plus de deux cents ans d'antiquité... Maître Cukin prononça ces mots, en me regardant d'un air qui sentait son origine, et en retirant son bras pour cacher un trou au coude, que je ne fis pas semblant d'avoir vu. Après une pause, pour laisser naître mon respect, il poursuivit d'un ton de dignité :

— Mon arrière grand-père mangea ses terres, et laissa peu de chose à mon grand-père, qui ne laissa rien à mon père, qui ne m'a rien laissé... et me voici... J'avais plusieurs frères. L'indigence de mon père ne lui permettant pas de nous pousser dans le monde, mes frères se firent tailleurs, cordonniers, etc. Moi, me sentant des inclinations plus relevées, je fis des études ; j'appris quelques mots de latin et la messe par cœur, et j'obtins une très chétive cure. Il s'en présenta une meilleure ; je devais l'emporter sur mes rivaux : malheureusement un jour que je m'étais hasardé à prêcher contre l'ivrognerie, j'entrai dans un cabaret ; il faisait chaud, j'étais altéré, et...

— Et le diable vous tenta ?
— Hélas ! oui, monsieur ; il me joua un tour de son métier ; il me fit avaler plus de vin que je n'en

pouvais porter. Le lendemain je me trouvais sur mon lit, sans savoir comment j'y étais venu. Mon histoire se divulgua, et adieu la cure ! De dépit, je renonçai au soin des âmes ; je quittai le pays ; j'embrassai la profession de voiturier, et me voici.

— Vous fîtes un terrible saut, du siège d'une cure à celui d'un carrosse.

— J'en eus bien un peu de honte et de regret ; mais je me consolai en voyant que les chevaux étaient bien plus faciles à conduire que les hommes, et qu'ils me laissaient aimer et boire tout à mon aise.

— Vous êtes-vous marié, maître Cukin, depuis votre arrivée en ce pays ?

— Oui, monsieur... Hélas ! je ne le suis plus, ajouta-t-il avec un soupir qu'il donnait sans doute à sa femme.

— Avez-vous eu quelques enfants ?

— J'en ai eu quatre ; le dernier coûta la vie à sa mère.

— Vous l'aimez sans doute autant que les autres !

— Oh ! monsieur, je l'aimais pour lui et pour celle qui l'avait mis au monde... le pauvre Charlot !... il était si joli ; c'était le vivant portrait de sa mère ; quand je le baisais, je croyais les embrasser tous deux. Au retour de mes voyages, vous eussiez vu mes petits Cukins, joyeux de mon arrivée, sauter, danser autour de moi, me presser de leurs petits bras, et vouloir tous le premier baiser.

— Et maintenant ?...

— Hélas ! la mort me les a pris tous... je rentre dans ma maison comme dans une maison étrangère ; je n'y trouve rien... plus rien, et n'ai d'autre désir que de recommencer un voyage...

— Mon cher Cukin, la mort frappe tous les hommes indistinctement.

— Je le sais bien, monsieur ; mais il me semble que chacun ne devrait quitter la vie qu'à son tour... Le pauvre Charlot, par exemple... ne devais-je pas mourir plutôt que lui ?... Si, du moins, le ciel me l'avait laissé ! tenez, monsieur, je suis bien misérable ; mais j'aurais donné, sans regret, chevaux et voiture, tout ce que j'ai, pour le conserver... Pauvre Charlot !... je ne te verrai plus !...

En achevant ces mots, il essuya quelques larmes avec la manche de son manteau, ne s'embarrassant plus que j'y visse le trou... qu'il m'avait caché en me parlant de sa noblesse.

— Mon ami, il faut vous remarier ; vous pourriez avoir un nouveau Charlot.

— Oui, monsieur, mais je pourrais le perdre encore !

Cet homme sera toujours mon cocher. Quand l'ennui, qui va si souvent en carrosse, me gagnera, je monterai sur le siège de maître Cukin, qui me contera son histoire ; il me parlera de Charlot ; il passera sur ses yeux mouillés de pleurs sa vieille manche, en oubliant l'honneur de ses ancêtres ; et je lui dirai :

— Maître Cukin, la sensibilité de l'âme, voilà la vraie noblesse !

(A suivre.)

M. VERNES.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, « L'Affaire Graziella Garelli », splendide comédie dramatique moderne en 4 actes, avec la célèbre vedette Pauline Frederick ; « Picratt et son frère de lait », un des plus récents succès de fou rire en 2 actes de l'acrobatique Picratt ; « l'Electrification de la ligne du Gothard », merveilleux film documentaire en 2 parties, tourné par les soins de la Maison Brown, Boveri et Cie, à Baden. Programme artistique et de bon goût. Dimanche 7, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30. Tous les jours, matinée, à 3 h. ; soirée à 8 h. 30.

Vermouth NOBLÈSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.